

Dominique Gauch – Psychanalyste.

– La Fraternité - Nantes le 9 Octobre 2021

Introduction :

J'aborderai votre question sur la fraternité du lieu où je me situe, soit au croisement de la psychanalyse et des textes bibliques. Ce lieu est un lieu de tension, intérieure et institutionnelle. J'ai, au cours des années, appris à en soutenir les contradictions sans tenter de substituer l'un de ces deux domaines d'expériences et de pensée à l'autre, de ramener l'un sous le primat de l'autre, d'en exclure un au profit de l'autre.

Pour le dire rapidement, la psychanalyse vise à libérer le sujet de toute croyance immature (croyances qui ont leur importance psychique dans l'enfance mais doivent, un jour, être lâchées) et idéalizations ; elle fait appel à la raison, a pour viser d'étendre le territoire de la raison, alors que le Dieu biblique, lui, en appelle à un croire sans preuve, sans condition, au risque de désarçonner la raison. Par ailleurs, pour la psychanalyse, à l'aube de l'humanité, à en croire le mythe freudien, est le meurtre du père de la horde primitive. Ce parricide conduit au pacte entre frères : que ce parricide ne se répète pas. Sur le versant biblique, à l'aube de l'humanité, est un fratricide. Mais alors, devons-nous nous poser la question, comme le fit Freud lors d'une conférence donnée en 1925 : « sommes-nous tous issus d'une longue lignée d'assassins » ? Je ne tenterai pas de répondre mais toujours est-il que nous voilà délogés d'une idéalisation compassionnelle de la fraternité et de tout angélisme.

Retenons que la fraternité ne peut faire l'impasse sur la violence humaine.

Je vous propose d'avancer pas à pas :

La fraternité ne se définit pas seulement par le fait d'avoir les mêmes parents ; elle n'est pas seulement communauté de sang. Mais elle est plus complexe que cela.

Sur le plan de la réalité psychique, la fraternité s'impose comme une épreuve affective. Avoir une même mère et/ou un même père crée certes des liens uniques en leur genre mais qui se vivent tout d'abord dans le chaos pulsionnel des commencements. Et sortir du chaos pulsionnel des commencements n'est possible que par la parole. J'ouvre une parenthèse pour une précision : à la suite du psychanalyste Denis Vasse, je fais la différence entre origine et commencements. Les commencements, tels que j'en parle ici,

sont ceux d'une histoire personnelle, toujours déjà précédée dans la généalogie d'une histoire antérieure. Nous ne sommes pas la première lettre de notre histoire. Nous sommes tous déjà précédés d'une histoire générationnelle. L'Origine, elle, tente de dire le lien à l'indicible, dont l'âme humaine a soif. Nos temps oublient un peu facilement que l'âme humaine ne vit pas seulement dans les régions tempérées de la raison, qui plus est de la raison scientifique, mais qu'elle a soit d'infini, d'indicible, d'invisible, c'est-à-dire, soif de transcendance. Je ferme ma parenthèse.

Sur le plan de la vie psychique, essayer de comprendre les relations fraternelles est donc chose complexe, car cela demande de prendre en compte les relations verticales de l'enfant avec chacun de ses parents *et* le couple parental - qui n'est pas seulement l'effet de la conjugaison de l'un et l'autre parent, mais a sa propre dynamique psychique, sa propre dynamique inconsciente – *et aussi* les relations horizontales avec la fratrie. La psychanalyse travaille dans cet enchevêtrement de relations.

Or, les poètes anciens, notamment les poètes grecs et psychanalystes, depuis plus d'un siècle, s'accordent à dire que la fraternité, en ses commencements, porte en elle tous les possibles d'une tragédie. Et qui dit tragédie dit passion. Je pense que les deux passions à la racine de la fraternité sont l'envie et jalousie.

Nous ne sommes pas dans le domaine de la morale mais bien dans ce qui structure le devenir d'un enfant. Envie et jalousie n'ont pas les mêmes effets structurels. L'envie est toujours envie de quelque chose, envie d'un objet. Elle vise son objet passionnément, farouchement. La jalousie, elle, fait surgir l'autre, sous la figure du rival. La jalousie organise une première relation triangulaire, c'est pourquoi elle est structurante. Elle fait apparaître le triangle entre le sujet, le rival et l'objet jaloué. Ainsi, la jalousie est un progrès par rapport à l'envie.

C'est donc par la jalousie que l'autre commence d'exister devant le sujet, et c'est encore par la jalousie que le sujet commence d'exister devant l'autre. Je dirai que la jalousie est l'initiation à l'altérité. Et que l'altérité est la condition de la singularité. Altérité et singularité ne peuvent être dissociées. Ou pour le dire autrement, le chemin vers soi passe toujours par un autre. C'est rappeler que la singularité n'est pas l'individualisme. La singularité est le domaine du *Je*. L'individualisme, celui du *Moi*. Le *Je* ne peut être sans un *Tu* à qui s'adresser. Le *Moi*, lui, est dans l'illusion de se suffire à lui-même.

Ainsi, le devenir soi-même passe par l'autre. C'est une vérité tout à la fois psychanalytique (Freud en a eu le génie dans l'invention du cadre de la relation analytique, là pour faire surgir l'Autre de l'inconscient entre le patient et le psychanalyste) et biblique, et si cet Autre a toujours partie liée avec la parole, il n'est pas identique, homogène dans l'un et l'autre de ces domaines d'expérience et de pensée que sont l'inconscient et la foi biblique.

Si Freud a inventé la psychanalyse, il n'a pas inventé l'inconscient. Lui-même a écrit qu'en la matière les poètes étaient ses maîtres. Or les poètes ont le génie de faire entendre dans la chair de leurs mots ce que l'oreille des enfants entend mais que leur langue ne peut encore dire.

Ainsi, la tragédie grecque se donne comme la scène de l'inconscient et de ses passions. Freud fit de Œdipe une figure exemplaire du tragique de l'inconscient. La tragédie d'Œdipe est d'être tout à la fois pris dans l'histoire qui le précède et qu'il ne sait pas – cela s'appelle le destin – et farouchement décidé à échapper à ce funeste destin. Et voilà qu'Œdipe se précipite sans le savoir dans ce qu'il voulait fuir. Telle est la malice d'un inconscient non analysé. À son tour, Œdipe se fera malédiction pour les fils et les frères de la génération suivante. Dans Œdipe roi, Œdipe maudit ses fils pour ne pas avoir pris soin de lui, et leur prédit le fratricide. La malédiction paternelle se réalise. Étéocle tuera son frère Polynice. Antigone, leur sœur, sacrifiera sa propre vie de femme, son avenir, à la mémoire de son frère Polynice. Pour elle, en effet, dans la situation du couple incestueux de ses parents et la confusion des générations qui en découle, seule la relation fraternelle fait appui dans l'existence. Seule la relation au frère semble devoir et pouvoir échapper à la destruction du symbolique. Mais à son tour, elle haïra et maudira sa sœur Ismène, parce que celle-ci se situe autrement qu'elle dans l'histoire commune, parce qu'elle est autre. Ainsi en est-il de l'inconscient, malheur et malédiction se transmettent d'une génération à l'autre, jusqu'à pouvoir, enfin vais-je dire, être décryptés, mis en scène, racontés. Pour la tragédie grecque comme pour la psychanalyse, la fraternité porte en elle la tentation fratricide. Et c'est seulement dans ce travail de déchiffrement de l'inconscient que la violence pulsionnelle des commencements, source de la haine fratricide, peut s'ouvrir au possible d'une réconciliation avec l'autre, la part de l'autre.

Tragédie grecque et psychanalyse rappellent que la fraternité ne peut échapper à *l'énigme du désir inconscient* et au péril de la rencontre des inconscients.

Or n'oublions pas que la qualité de notre être social dépend en partie de la manière dont chacun de nous a métabolisé les passions premières, et en particulier la rivalité fraternelle. C'est dire que notre être civilisé est en fait posé sur un volcan certes éteint pour la plupart d'entre nous, mais dont nous ne savons pas s'il peut ou pas se réveiller.

Par ailleurs¹, devenir ce *Je* capable de fraternité passe aussi par l'expérience d'un mystère, mystère d'une transcendance, qui dans la foi biblique s'éprouve comme une Altérité radicale. Les textes bibliques, par leur qualité poétique, ouvrent sur un autre espace que le seul espace de l'inconscient. Sous le mot « Dieu », les récits bibliques ne nous désignent pas un objet de croyance ni un idéal, mais ils nous donnent à entendre le récit d'*expériences* singulières, *bouleversant une existence*. L'*expérience* d'Abraham n'est pas celle de Job qui n'est pas celle des disciples de Jésus et celle-ci n'est pas identique à celle de l'apôtre Paul. Le domaine de la foi est *autre* que le domaine de l'inconscient, mais les auteurs bibliques ont eu l'intuition inouïe de l'enchevêtrement de ces deux domaines, et cela dès l'aube de l'humanité. Le tragique biblique de la fraternité vient de cette confusion entre transcendance et inconscient.

Je m'explique à l'appui du récit de Gn4.

En Gn4, première fraternité biblique. Premier fratricide. Caïn tue Abel. Les auteurs bibliques rejoignent l'intuition des grecs anciens, la fraternité porte en elle la tentation fratricide. Mais en Gn4, nous ne sommes plus dans le monde grec, mais dans le monde du judaïsme biblique. Entre Caïn et Abel, l'objet de la jalousie fraternelle est la reconnaissance du Dieu biblique, peut-être comme justification de l'existence de l'un et l'autre frère. Un Dieu radicalement Autre, irréductible à nos représentations. Car souvenons-nous, et c'est un point décisif, que le Dieu du judaïsme biblique est un Dieu

¹ Nous ne sommes plus dans les lois générales de la vie psychique, de l'inconscient, mais dans la singularité qui seule ouvre sur l'universel. L'expérience de ce mystère d'une transcendance est un universel qui ne s'éprouve que dans une singularité irréductible aux autres et aux discours. C'est ce que j'appelle avec des auteurs comme P. Lacoue-Labarthe, une *expérience poétique*, le mot *expérience* venant du latin *experiri*, soit une traversée qui n'est pas sans périls, sans dangers car elle désarçonne la raison.

au nom imprononçable, impossible à vocaliser. L'intuition biblique est celle d'une Altérité radicale qui échappe à nos mots, à nos structures de langage et qui a pourtant des effets *concrets* dans une vie. Une Altérité radicale éprouvée avant que de pouvoir être pensée, nommée, racontée dans ses effets existentiels. Ce travail qui peut être le travail de toute une vie est ce que je nomme *notre essentiel travail poétique*.

Il me semble que pour les auteurs de Gn4, la tentation fratricide en Caïn surgit là où il se vit piégé entre la démesure humaine (fantasme de toute-puissance² luttant contre l'impensé de la finitude humaine) et l'Altérité mystérieuse de Yahvé. Cette démesure humaine, cette *hubris* humaine, qui est celle de Eve avant que d'être celle de Caïn, serait-elle évitable ? J'en doute. La sagesse n'est pas une évidence, n'est pas naturelle. Toujours est-il qu'en accord avec les poètes grecs, ce récit nous dit que l'humain ne peut faire l'impasse sur la dimension tragique de la condition humaine. Mais il dit plus que cela : Pour la Bible, le tragique surgit là où s'enchevêtre la démesure humaine et l'injustifiable d'une transcendance.

En ses commencements, Caïn ne peut éprouver Dieu que comme un Dieu injuste. Et nous sommes beaucoup de lecteurs à conclure comme Caïn. Cette lecture est juste, mais elle ne dit pas le dernier mot sur Caïn. Car dans cette lecture, d'une part, nous en restons à la comparaison entre Caïn et Abel, nous en restons aux passions inconscientes, nous en restons à la jalousie, et d'autre part nous en restons à la perception grecque de dieux jaloux, souvent perfides.

Or sur le versant de la foi biblique, la transcendance n'est pas une transcendance perfide, mais une transcendance interpellante. La réponse de Dieu fait *appel*, elle vise Caïn tel qu'il est. En s'adressant à Caïn, et c'est là le véritable événement biblique à mon sens, Dieu fait exister Caïn devant lui, tel qu'il est. Ce n'est pas un privilège de naissance mais un appel par-delà les commencements de son histoire. Mais Caïn est englué dans ses passions, il ne peut se laisser exilé de ses attentes et de ses illusions. Il y faudra le temps et l'espace d'une histoire. Chacun de nous commence comme Caïn.

² La confusion entre inconscient et transcendance vient de ce fantasme de toute-puissance et d'immortalité. L'inconscient ne connaît pas le décompte du temps. Le désir inconscient garde sa force vive alors que le corps lui plie sous les ans. Mais sortir de cette confusion est soutenir notre essentielle vulnérabilité tout en soutenant notre soif d'infini, et dans le monde biblique, notre soif inapaisée d'un Dieu éprouvé dans son Altérité radicale.

Quant à Abel, lui qui était destiné à n'être que référé à Caïn, voilà qu'il existe en tant que sujet sous le regard de Yahvé. Il lui restait à trouver le courage de sa propre parole. Mais l'irruption de la jalousie fraternelle va le priver de son temps, de sa propre histoire.

Je dirai donc que dans cette lecture que je vous propose, pour la Bible, ce qui marque l'aube de l'humanité n'est pas une chute pour avoir transgressé un interdit, ce n'est pas un parricide ou un fratricide, mais l'inouï d'une interpellation : En Gn3, Dieu interpelle Adam : « Où es-tu ? ». En Gn4, Il s'adresse à Caïn au cœur même de son inconscient. La question, « Pourquoi as-tu le visage abattu ? », donne droit à la jalousie de Caïn. Mais qu'en fera-t-il ? C'est là la question qui importe car elle est celle de la liberté de Caïn. La foi biblique ne fait pas de la fraternité un devoir. Elle laisse chacun devant cet espace de liberté : va-t-il ou pas donner place à l'autre - la part d'Abel - en lui et dans le champ relationnel.

Certes Caïn fera œuvre de civilisation mais il ne fera pas œuvre de fraternité au sens biblique du terme. La question « Suis-je le gardien de mon frère ? » ne trouve pas sa réponse dans la civilisation, mais elle reste une question pour la descendance de Caïn, pour chacun de nous. Et l'état du monde actuel ne cesse de nous le rappeler.

Mais la fraternité biblique n'est pas seulement éthique.

Je pense pour ma part, que le plus mystérieux, le plus inouï dans ce récit est l'interpellation de Dieu, comme une voix écrite qui s'adresse au plus secret, au plus obscur mais aussi au plus désirant en chacun.

Ainsi, une fraternité qui aime l'autre pour son altérité irréductible, qui l'aime jusque dans son étrangeté, là où il échappe à nos représentations, là où il nous altère dans nos certitudes et parfois même dans notre équilibre de vie, une telle fraternité est à mon sens une *fraternité d'âme*.

Cette fraternité est rare. Précieuse. Une telle fraternité d'âme n'est pas un idéal vers lequel tendre mais une *traversée existentielle* périlleuse, traversée de nos passions conscientes et inconscientes, de nos idéalizations, nos illusions vers plus de vérité intérieure. Et pour certains, sur ce chemin risqué, la foi fait appui inexplicable dans la confiance en une absence radicale mystérieusement habitée de présence. Car tel est le Dieu biblique, qu'il soit celui du judaïsme biblique ou du christianisme biblique.

Dominique Gauch, psychanalyste, Nantes le 9/10/2021